

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						/					

NOUVELLES

AICI  
N°  
REV  
C2

# SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses  
histoires du peuple avant qu'il les  
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

---

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

---

MARS

5eme Volume, 3eme Livraison

---

MONTRÉAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

---

1886

# NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

## SOMMAIRE

10. Les derniers jours de la France en  
Canada - - - - - P. J. U. BAUDRY.
20. Crépuscule (poésie) - - - - - M. J. MARSILE.
30. Le Chinois en Chine - - - - - J. A. CHAPLEAU
- Esclavage  
Tempérance  
Tempérament Chinois  
L'ouvrier Chinois  
Amusements et fêtes  
Arts et inventions "  
Antiquité et civilisation  
Gouvernement et organisation

## NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance - - - - - \$2.00  
" payable dans l'année - - - - - 2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

OTTAWA.

ADMINISTRATEUR-GÉNÉRAL :

M. HENRI ROY,

B. P. Boite 1080, OTTAWA.

Les correspondances, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées à l'administrateur-général.

## LES DERNIERS JOURS DE LA FRANCE AU CANADA

En son merveilleux "Songe d'Enée," Virgile met dans la bouche d'Hector ce mot, sublime de noble orgueil : " Si Pergame eût pu l'être, mon bras l'aurait sauvée ! "

Si nous jetons un regard en arrière, si notre esprit se reporte aux temps de la grande lutte, si nous considérons les efforts et la valeur de nos pères pendant la guerre désastreuse de 1756 à 1760,—surpris de voir l'indomptable énergie d'un seul homme résister contre des forces bien supérieures et faire balancer les destins, nous comprendrons Hector et nous dirons après lui : Si la France eût pu l'être, Montcalm l'aurait sauvée :

En effet, Montcalm avait à lutter non seulement contre l'armée anglaise mais encore contre la faiblesse d'un gouverneur timide, contre les embarras que suscitait l'avidité d'un intendant prévaricateur, dont les manœuvres faillirent réduire nos troupes à mourir de faim et de misère.

Montcalm lutta. Doué d'un grand courage, énergique au point d'être accusé d'obstination, il parvint à dompter tous ces obstacles, et il força pendant quatre ans la fortune à être fidèle à ses drapeaux. Une seule fois elle les déserta, mais au moins elle fit au vaincu cette faveur qu'il ne vit pas la prise de Québec.

Louis-Joseph, marquis de Montcalm-Gozon de Saint-Véran, Seigneur de Gabriac, etc., Lieutenant-Général des Armées du Roi, Commandeur honoraire de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, Commandant en Chef des troupes françaises dans l'Amérique Septentrionale, était né en 1712 au Château de Candiac, près Nîmes.

Né d'une famille illustre qui comptait parmi ses ancêtres Diodat de Gozon, l'une des gloires de l'Ordre des Chevaliers de Rhodes, Louis-Joseph soutint dignement l'honneur et le poids d'un si grand nom.

Ses premières années furent consacrées à l'étude, et nul n'était mieux versé dans la littérature grecque et latine. Ce goût pour l'étude il le conserva toujours et jusqu'au milieu du tumulte des camps, des soucis qu'impose le commandement suprême, des travaux et des fatigues qu'occasionne une rude campagne; il rêvait pour charmer sa retraite une place à l'Académie des Belles-Lettres.

Vers l'âge de quatorze ans, il entra à l'armée dans le Régiment de Hainault-Infanterie. Il y fut successivement enseigne, lieutenant, puis capitaine. Dans les grades inférieurs il apporta au service une application sérieuse qui le fit distinguer autant que sa remarquable intelligence.

Il prit part à la guerre de la Succession d'Autriche et à la fameuse retraite de Prague, en 1742.

En 1743, après dix-sept ans de service, il fut fait colonel du Régiment Auxerrois-Infanterie et partit avec l'armée pour l'Italie.

Il assista à la bataille de Plaisance le 13 juin 1746, et y reçut trois blessures.

Il fut forcé de rentrer en France, et fut à Montpellier pour se faire guérir de coups de sabre reçus à la tête.

En 1747 lorsqu'Auxerrois-Infanterie se joignit au corps du chevalier de Belle-Isle pour entrer en Piémont, le régiment vit tout-à-coup arriver, la tête enveloppée, son colonel de Montcalm qui, ayant appris qu'on allait se battre, n'avait pas voulu rester en arrière.

Belle-Isle y fut tué et Montcalm reçut deux coups de feu.

En récompense de ses glorieux services, Montcalm fut nommé Brigadier des armées du Roi en 1748 et, à la conclusion de la paix, le roi le voulut élever au rang de *mestre de camp* et de commandant d'un nouveau régiment de cavalerie de son nom.

En 1756, après que le Baron de Dieskau se fut laissé surprendre, battre et prendre sur les bords du Lac Champlain, le roi se décida à envoyer au Canada M. de Montcalm avec le titre de Maréchal de camp et de Commandant des Troupes françaises en Amérique.

Ce fut ici que Montcalm se distingua le plus ; il y trouva un champ digne de ses talents et de son courage, un champ où il n'était plus possible de faire la guerre suivant la routine d'Europe et où le général devait souvent ne prendre conseil que de son génie.

En arrivant, le marquis se trouvait à la tête d'un excellent Etat-major où figuraient les Lévis, les Bougainville, les Bourlamaque, les Sénézergue, les Bernetz, les Montreuil et les Malartic.

Il y trouva aussi une foule de gentilshommes tant français que canadiens, dignes fils de cette noblesse de France, dont l'héroïque courage fit toujours oublier les séduisants défauts. Ces hommes s'appelaient Contrecoeur, Dumas, Varennes, Beaujeu, de Gannes Falaise, St. Luc la Corne, Rigaud, Longueuil, Lusignan, Langis, Trépezec et combien d'autres ?

Mais derrière ces hommes que trouvait-il ? Une armée régulière de trois mille huit cent quarante-trois hommes for-

mant huit bataillons, puis dix-huit cents Canadiens et Sauvages.

Total : moins de six mille hommes à opposer aux vingt mille dont disposaient les Anglais. Montcalm ne se dissimula pas les difficultés, mais il résolut de les vaincre et il se mit à l'œuvre. Il fit paraître jusqu'à quel point il unissait la bravoure du soldat à la grandeur d'âme du héros, la prudence du conseil à l'activité de l'exécution, le sang-froid à la persévérance.

Il sut conquérir l'estime et l'amitié des Sauvages qui le considéraient comme un père et qui, sous ses ordres, consentirent à se plier au joug de l'obéissance et au frein de la discipline militaire.

Obligé, avec les forces restreintes dont il dispose, de pourvoir à la sûreté d'une frontière de deux cents lieues, son regard est partout.

Pendant les campagnes de 1756 et de 1757, les armées belligérentes suivirent le même plan qu'en 1755, et Montcalm se tint sur la défensive. Il forma un camp à Carillon, un autre à Frontenac et fortifia Niagara. Il mit une garnison à Gaspé et augmenta celles de Louisbourg et du Fort Duquesne. Dans tous ces postes il plaça d'excellents officiers, et l'on se tint prêt.

Pour tromper l'ennemi et attirer toute son attention sur un seul point, Montcalm, en août 1756, se porte en personne à Carillon. Pendant ce temps, Boullamaque réunissait à Frontenac un corps expéditionnaire de trois mille cent hommes, (soldats, miliciens et sauvages). Quand tout fut prêt, Montcalm laisse à Carillon M. de Lévis avec trois mille hommes contre les huit mille du général anglais Loudoun ; il court à Frontenac, et avec les troupes qu'il y a fait réunir, il se jette rapidement contre Chouégen.

Les fortifications de cette place comprenaient les forts Oswégo, Ontario et Georges, défendus par dix-huit cents hommes sous les ordres du colonel Mercer.

Le 10 août, les Français débarquèrent à une demi-lieue du fort Ontario, et le 12 à minuit la tranchée fut ouverte à quatre-vingt-dix toises des murs.

Le 13, les Anglais sortirent d'Ontario, qui fut aussitôt occupé par nos soldats. Le lendemain, on coupa les communications entre les forts Georges et Oswégo, et une batterie à feux plongeants fut établie sur une hauteur qui dominait ce dernier lieu.

Le 15, Montcalm était maître partout.

Les Anglais avait perdu leur chef et 150 hommes ; nos pertes se montaient à trente tués ou blessés, mais nous avions en nos mains seize cent quarante prisonniers, cent treize bouches à feu, d'immenses approvisionnements de munitions, d'armes et de vivres, deux cents bateaux et cinq bâtiments de guerre sur le lac portant cinquante-deux canons.

Toutes les fortifications furent rasées, et le 11 septembre, Montcalm était de retour à Carillon, s'occupant de terminer les travaux de défense nécessaires à cet endroit dont le fort, commencé en 1752, n'avait été terminé qu'en 1755.

Pour fatiguer les Anglais, Montcalm lança contre leurs colonies des bandes de Canadiens et de Sauvages commandées par des hommes comme Dumas, Lanoue, de Quindre-Douville, de Vassan, de Lignery ou Dubuisson.

Ces bandes de rudes batailleurs partant du fort Duquesne, refoulèrent les Anglais à plus de quarante lieues des monts Alleghanies, et même, un jour, elles prirent le fort Grenville à vingt lieues de Philadelphie.

Cependant, ces succès ne trompaient personne. La pénurie d'hommes mettait les Canadiens dans ce triste dilemme : Sans leurs bras à l'armée, la patrie ne comptait pas assez de soldats ; tandis que, sans leur travail aux champs, elle était toujours menacée de la famine. C'était plus que jamais le temps pour eux de se dévouer *ense et aratro*, par l'épée et par la charrue.

Tous les esprits prévoyants dans la colonie se rendaient compte du résultat final de la lutte, aussi les colons ne cessaient-ils d'implorer des secours de France. Ils ne purent en obtenir que quinze cents hommes qui arrivèrent en 1757, alors qu'en Angleterre, Pitt faisait traduire devant un conseil de guerre Loudoun et quelques autres officiers généraux pour les punir de leurs défaites.

Le Canada avait beaucoup à souffrir des indignes voleries de Bigot, qui ne songeant jamais qu'à accroître sa fortune, se montrait on ne peut plus dénué de scrupules sur le choix des moyens, tandis que la faiblesse de M. de Vaudreuil encourageait cette infamie.

Comme le dit Dussieux, il y avait alors en Canada deux partis : celui de Bigot qui pille audacieusement avec les fournisseurs et les munitionnaires, ses complices, sous la protection de M. de Vaudreuil, et livre la colonie à l'Angleterre en prenant pour lui toutes les ressources destinées à sa défense ; et celui de Montcalm, qui stigmatise ce pillage et défend de son mieux, avec le plus héroïque courage, cette colonie épuisée par l'autre parti.

On voit par là que le secret de faire fortune au moyen de scandaleux contrats pour la fourniture de l'armée n'est pas dans ce pays une invention récente, mais, hélas ! on dit que ce n'est pas non plus un secret perdu.

En 1757, la famine vint paralyser la défense de Montcalm.

On lui envoya des secours, mais les Anglais s'emparèrent d'une partie des vivres.

Ce malheur n'abat point le général.

Trois mille hommes, aux ordres du lieutenant-colonel Monroe, occupaient le fort Georges ou William Henry sur le lac St. Sacrement. Ils pouvaient de là tomber à l'improviste sur Carillon, notre principale défense de ce côté du lac Champlain.

Malgré que l'hiver eut été rude, Montcalm voulut prévenir l'ennemi.

Sans tenir compte de la neige ni du froid, une colonne de quatorze cents soldats, canadiens et sauvages, commandée par MM. de Rigaud et de Longueuil, s'était mise en marche le 23 février, et le 18 mars elle arrivait devant William-Henry. Il avait fallu faire soixante lieues raquettes aux pieds, coucher dans la neige, et supporter d'incroyables fatigues.

Après du fort les Anglais avaient construit des magasins considérables, des hôpitaux et des ateliers. Tout cela fut brûlé, mais le fort échappa aux flammes, et l'expédition n'eût pas de résultats sérieux.

Il fallait recommencer. En juillet, Montcalm concentra sept mille cinq cents hommes à Carillon et le 30 il partit avec eux pour William-Henry. La tranchée fut ouverte le 4 août et le 9 le fort capitula.

Montcalm acheta, par la perte de 58 tués et blessés, la possession du fort, deux mille deux cent-quatre-vingt-seize prisonniers, quarante-trois bouches à feu, trente-six mille livres de poudre, des projectiles, des vivres et cinquante-neuf bâtiments.

Les sauvages, ces *irrépressibles* de l'armée, massacrèrent une partie des prisonniers, et Fenimore Coper a fait de cette tuerie des pages navrantes en accusant le général français de ce malheur. Mais il y a longtemps déjà que la mémoire de Montcalm est vengée.

Le commandant, pour continuer son succès, traita voulu aller prendre le Fort Edouard, situé à quelque distance, mais il fallait renvoyer les miliciens pour faire la récolte, et il dut se contenter de raser le fort William-Henry et de détruire tout ce qui en dépendait.

La récolte manqua presque entièrement et la famine exerça les plus cruels ravages. Le 26 février 1758, une lettre du Canada en France déclare que déjà plus de 300 Acadiens réfugiés sont morts de faim.

Tout se payait à un prix extraordinaire et cependant, en ces temps de dénuement public, malgré les protestations de Montcalm, on jouait des sommes fabuleuses chez Bigot et chez le gouverneur. Le seul Bigot perdit au jeu en ces jours de calamité deux cent mille francs de cette fortune qu'il avait acquise aux dépens de la vie d'un grand nombre de ses administrés, dont ses spéculations avaient causé l'effroyable misère.

Outre ce triste spectacle bien fait pour désoler un grand cœur, Montcalm avait à lutter contre les jalousies et les querelles qui se soulevaient à chaque instant entre les officiers des troupes royales et ceux de la colonie. Les choses allèrent si loin qu'un jour il se vit obligé de faire passer par les armes un caporal du Régiment de la Sarre, qui avait manqué de respect à un officier des milices.

Fort heureusement pour tout le monde, le 19 mai 50 vaisseaux chargés de farine entrèrent dans le port de Québec et sauvèrent la colonie du sort qu'avaient eu les Acadiens.

A ce moment, l'armée du Canada se composait de cinq mille cent quatre-vingt-un soldats ! et cependant elle était sur le point de subir une invasion terrible préparée par le célèbre Pitt, qui s'était juré de venger la patrie.

Le ministre anglais envoya dans la Nouvelle-Angleterre le général Abercrombie, à qui il donna vingt-deux mille soldats et vingt-huit mille miliciens, outre un corps de réserve de trente mille autres miliciens.

Louisbourg devait être attaqué par seize mille hommes, Carillon par vingt mille et le fort Duquesne par neuf mille.

La campagne commença par le siège de Louisbourg. Dans les premiers jours de juin, l'amiral Boscaven arriva avec vingt-quatre vaisseaux, dix-huit frégates et cent cinquante transports, et il débarqua dans l'Île Royale le général Amherst avec quinze mille quatre cents hommes, quatre-vingt-six pièces de canon de gros calibre et quarante-sept mortiers.

A des forces aussi considérables, Louisbourg ne pouvait opposer que sept mille combattants, cinq vaisseaux et des fortifications que l'on était obligé de revêtir de madriers pour les empêcher d'ébouler et qui étaient si peu solides que l'on craignait le détonnement des canons du fort autant que les boulets de l'ennemi.

Le 8 juin, les Anglais avaient tenté un débarquement que l'on repoussa, mais quelques jours après le mouvement réussit et le siège commença.

Le commandant, M. de Drucourt, et son héroïque femme, déployèrent un sang-froid et une bravoure à toute épreuve ; mais le 26 juillet il fallut se rendre à discrétion. La garnison et les habitants furent conduits en France.

Boscaven avait le cœur qu'ont tous les hommes braves à

quelque nation qu'ils appartiennent, il avait pu apprécier le courage de monsieur et de madame de Drucourt, et il les traita comme le méritait leur malheur.

Pendant ce temps-là, Abercrombie, parti du fort Edouard, se dirigeait avec seize mille cinq cents hommes sur Carillon, espérant tomber de là sur Montréal.

C'était aller trop vite, car à Carillon il y avait Montcalm, Lévis et Bourlamaque avec trois mille quatre cent soixante-quatorze hommes, dont quatre cent soixante-douze Canadiens et seize Sauvages.

Le 8 juillet, sur le midi, Abercrombie commença l'attaque. On le laissa approcher jusqu'à environ quarante-cinq pas des retranchements, puis un tir juste et bien nourri l'arrêta.

L'attaque se continua jusqu'au soir, mais l'opiniâtreté anglaise se brisa contre la nôtre.

Enthousiasmée par le courage héroïque de Montcalm et sa belle conduite au milieu du feu, notre petite armée se battait avec fureur aux cris de "Vive le roi, vive notre général!"

Après sept heures, Abercrombie, vaincu, recula; il avait perdu cinq mille hommes, d'autres disent six mille. Dans tous les cas, il a laissé là plus de morts qu'il n'avait rencontré de vivants à combattre.

Nos troupes avaient combattu dans la proportion de dix contre quarante-un, et nous n'avons à regretter que 377 tués ou blessés, dont 37 officiers.

Sur cette terre d'Amérique, il n'est pas toujours très facile de manger du français.

Le vainqueur n'avait pas assez de monde, et ses hommes

étaient trop fatigués pour qu'il put poursuivre l'Anglais dans la fuite plus que précipitée que celui-ci effectua de nuit vers le fort Edouard.

Montcalm, par cette incroyable victoire, avait arrêté l'invasion ; certes, il y avait de quoi s'enorgueillir. Cependant, toujours modeste, il écrivait à M. de Vaudreuil : " Je n'ai eu que la gloire de me trouver le général de troupes aussi valeureuses."

Au sommet du mamelon où il avait combattu, il fit élever une grande croix avec ces deux vers :

Quid dux ? quid miles ? quid strata ingentia ligna ?  
En signum ! en victor ! Deus hic, Deus ipse triumphat !

" Qu'a fait le général ? qu'ont fait les soldats ? à quoi ont servi ces arbres énormes renversés ? Voici l'étendard ! voici le vainqueur ! Ici, c'est Dieu, c'est Dieu même qui triomphe !"

Montcalm, en d'autres circonstances, s'était un peu plaint des Canadiens, et les bonnes histoires *anglaises* du Canada ne manquent pas de citer ses paroles, mais à Carillon il a pu les juger, et, le soir de la victoire, il écrivit à son ami M. de Doreil :

" L'armée, la trop petite armée du roi vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France. Si j'avais eu deux cents Sauvages pour servir de tête à mille hommes d'élite dont j'aurais donné le commandement à M. de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. Ah ! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres. Je n'en ai jamais vu de pareilles !"

Ce témoignage, venant d'un juge comme Montcalm, doit nous rendre fiers, car c'est un titre de gloire pour nous qui sommes les fils de ces hommes.

Malheureusement, la victoire de Carillon ne pouvait que dorer notre agonie,

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyr,  
Anime la fin d'un beau jour.

Vainqueurs sur le lac Champlain, les Français furent vaincus à Frontenac et sur la rivière Ohio par la négligence de M. de Vaudreuil, qui n'avait point assez fortifié ces postes et qui, même, avait publiquement donné l'ordre d'évacuer le fort Duquesne. En somme, l'avantage de la campagne de 1758 restait aux Anglais.

Malgré son égoïsme, le gouvernement français fut ému du généreux courage des troupes du Canada, et il leur donna de grandes récompenses.

Montcalm fut fait Commandeur de Saint-Louis et Lieutenant Général, Lévis, Bouchbarré, Bougainville, de Vaudreuil et autres reçurent des titres honorifiques pour leur belle conduite. En France, on appela la bataille de Carillon, "la victoire de M. de Montcalm en Amérique."

L'année suivante, la récolte manqua de nouveau et la famine fit ressentir ses horreurs. Bigot écrivit : "On mange les bœufs de labour, avec quoi labourera-t-on en 1760 ?"

Montcalm et Vaudreuil, bien que divisés par une secrète hostilité, se réunirent pour demander des secours à la mère-patrie.

Mais la France avait trop à faire en Europe pour s'occuper du Canada, et le ministre de la guerre, maréchal de Belle-Isle, répondit à Montcalm, le 19 février 1759, que le gouvernement ne pouvait rien faire pour la colonie.

Malgré cette désertion, Montcalm et ses héros, Vaudreuil et

les colons ne voulurent pas poser les armes ; ils continuèrent pendant deux ans encore leur lutte de géants pour un roi qui les abandonnait.

Cette résolution généreuse força Louis XV à les secourir, et six cents recrues arrivèrent à Québec en même temps que quinze navires chargés de vivres et de diverses marchandises.

Les dépêches du gouverneur et celles du général avaient exposé leurs griefs respectifs, le gouvernement les invita à la concorde, et le nouveau ministre de la marine, M. Berryer, invita Bigot à faire " de très-sérieuses réflexions sur la façon dont l'administration qui lui avait été confiée avait été conduite jusqu'alors."

M. de Bougainville avait été chargé de porter en France les prières de la colonie. Il avait remis au gouvernement quatre mémoires exposant clairement la situation du pays, ses dangers, ses besoins et ses ressources.

Le premier donnait l'état des forces militaires du Canada. Le second et le troisième demandaient le strict nécessaire pour prolonger la résistance. Le quatrième semble avoir été préparé dans la prévision que le gouvernement renoncerait à secourir la colonie.

Bougainville y démontrait que Québec pris, le Canada serait perdu ; mais il ne croyait pas que, même dans ce cas l'armée dût capituler. Voici le plan qu'il suggérait comme si c'eût été la chose la plus simple à exécuter.

On concentrerait la défense sur les lacs, on se replierait sur la Louisiane par le Mississipi, et, les huit cents lieues de retraite accomplies, on continuerait à combattre en Louisiane en s'appuyant sur le Mexique, possession de l'Espagne, notre alliée contre l'Angleterre.

Nous pouvons par là juger quels étaient ces nobles cœurs et combien ces esprits étaient grandis et trempés par le grandiose de la nature américaine.

Cet héroïsme que rien ne peut abattre, ce mâle courage qui envisage froidement des manœuvres couvrant la moitié d'un continent, nous présentent un remarquable contraste entre les Français qui faisaient tout naturellement de telles choses au Canada et leurs frères de là-bas qui tenaient en Europe une si mesquine et si triste conduite.

Les Anglais n'avaient point renoncé au système de triple attaque qu'ils avaient commencé dans la campagne précédente.

Wolfe, à la tête de onze mille hommes, devait partir de Louisbourg pour venir attaquer Québec, avec une flotte de vingt vaisseaux, dix frégates et dix-huit bâtiments plus petits montés par dix-huit mille marins.

Amherst, qui avait remplacé Abercrombie, s'avancerait avec douze mille hommes, par le lac Champlain et la rivière Richelieu, sur Montréal, d'où il devait manœuvrer par sa droite pour se joindre à Wolfe.

Prideaux, avec l'armée qui avait pris le Fort Duquesne (environ six mille hommes), devait venir vers les lacs, occuper Niagara, couper toutes nos communications avec la Louisiane, descendre le lac Ontario et le Saint-Laurent et se joindre aux deux autres armées à Montréal, où l'on espérait enfin cerner et détruire cette poignée d'opiniâtres français.

Cela faisait quarante-sept mille envahisseurs ! Décidément cette fois, "the French must go." Mais non, cette année encore, l'ennemi se trompera dans ses calculs.

Et cependant, en arrière de ceux-là, il y avait une réserve de vingt mille hommes.

Voyant la partie perdue pour nous, les Sauvages, ces alliés d'un jour, passaient presque tous à l'Angleterre. Seuls les indigènes catholiques restèrent jusqu'à la fin fidèles au drapeau comme à la foi de la France, mais leur nombre n'était pas considérable ; aussi ne pouvions-nous opposer au torrent anglais que cinq mille trois cents soldats et la milice.

A ce moment, la population de tout le Canada était de quatre-vingt-deux mille âmes. C'était à peine plus que le chiffre total des armées qui se jetaient sur nous. Qu'on nous montre dans l'histoire un fait semblable !

En ce moment critique, M. de Vaudreuil fit noblement son devoir. Il ordonna une levée en masse de toute la population mâle de 16 à 60 ans. Partout s'élevèrent des prières et des supplications au Dieu des armées qui seul pouvait nous donner le salut.

L'enthousiasme de nos pères pour repousser l'invasion était indicible ; des enfants de douze ans et des vieillards de quatre-vingts vinrent grossir les rangs des derniers défenseurs de la patrie, et on ne laissa aux champs que des femmes et des petits enfants.

De cette manière, on obtint plus de quinze mille combattants excellents pour cette guerre défensive et presque tous adroits tireurs. En tout, à soixante-sept mille hommes nous pouvions en opposer vingt mille cinq cents.

La défense fut ainsi organisée : à notre droite, le capitaine Pouchot, avec trois cents hommes, fut envoyé à Niagara ; M. de Corbière, à Frontenac, pour achever d'en relever les fortifications détruites l'année précédente ; M. de La Corne, avec douze cents hommes, devait défendre le lac Ontario. Au centre,

---

on plaça sur les lacs Saint-Sacrement et Champlain le brigadier de Bourlamaque avec deux mille six cents hommes. A la gauche, Montcalm, Lévis et Bougainville se réservèrent le soin de défendre Québec avec treize mille sept cent dix-huit hommes. . . . Wolfe en avait trente mille pour l'attaque.

En cas d'échec, tous devaient se replier sur Montréal.

Les hostilités commencèrent sur le Saint-Laurent. Wolfe s'embarqua à Louisbourg au mois de mai et le 25 juin, il était en vue de Québec.

Ici se place une ombre sur le beau tableau de notre histoire, c'était la trahison qui nous livrait à l'ennemi : Denis de Vitré, capitaine d'une frégate française, avait guidé la flotte des Anglais.

Permettez-moi de faire remarquer un de ces singuliers rapprochements qu'offre parfois la vie. Pendant qu'avec Montcalm nous trouvons M. de Bougainville que devait plus tard illustrer son voyage autour du monde, voici qu'arrive, avec Wolfe, le capitaine Cook, voyageur non moins fameux, qui rendit à son chef de grands services pour ses levées hydrographiques.

Québec n'était pas alors la redoutable forteresse que nous connaissons. Les fortifications n'étaient pas les mêmes et elles n'étaient pas achevées et la ville n'était pas tenable contre une attaque sérieuse. On se décida à la couvrir par un camp retranché établi à Beauport dans une forte position : le Saint-Laurent en défendait le front, il s'appuyait à gauche sur la rivière Montmorency, coulant dans un ravin profond, et à droite un pont sur la rivière Saint-Charles le reliait à Québec.

. Wolfe envoya sommer les Français de se rendre, mais il le fit avec toute l'insolence d'un Anglais. Il fit afficher à la porte de l'église de Beauport un manifeste où l'on lisait entre autre chose :

Le roi mon maître, justement irrité contre la France, résolu d'en abattre la fierté et de venger les injures faites aux colonies anglaises, s'est enfin déterminé à envoyer en Canada un armement formidable. . . . Il a pour but de priver la couronne de France des établissements considérables dont elle jouit dans le nord de l'Amérique, etc,

Les Anglais ne savaient pas alors quels étaient les défenseurs de Québec, ils avaient oublié les sanglantes leçons qu'en avait reçues le lion britannique, mais on conçoit facilement le sentiment que cette sommation souleva dans nos rangs ; elle n'eût aucun résultat, elle n'en pouvait avoir.

Wolfe voulut d'abord forcer Montcalm à sortir de ses retranchements, il ne p<sup>u</sup>t y parvenir.

Il se décida à débarquer à la Pointe Lévis, il y établit de puissantes batteries, il bombarda et détruisit presque entièrement la basse-ville, il fit impitoyablement ravager les environs de Québec et y brûla quatorze cents maisons.—Montcalm ne bougea pas de sa position.

Wolfe attendait Amherst auquel il avait donné rendez-vous sous les murs de la ville, il établit à côté de l'Ange-Gardien un camp fortifié pour servir de base d'opérations, quand il attaquerait celui de Beauport.

Amherst ne venant pas, Wolfe, lassé de l'attendre, se décida à agir seul ; le 31 juillet, il lança ses troupes et le feu de 126 pièces de canon contre les Français. Une partie de son armée attaquait le camp de Beauport pendant que le gros de ses forces essayait d'enlever les retranchements du côté du fleuve ; partout Wolfe fut repoussé, M. de Levis faisant des merveilles. Nous n'avions que vingt canons à opposer à ceux de l'ennemi, mais nos chasseurs canadiens égalisaient les chances en tuant les artilleurs à coups de carabines. Wolfe rentra

---

vaincu à son camp de l'Ange Gardien où il apprit qu'Amherst ne pouvait le rejoindre parce que Bourlamaque l'avait arrêté dans sa marche.

La victoire appelée de Montmorency fut la dernière que remporta M. de Montcalm.

Wolfe changea de tactique. Un mouvement aussi habile que hardi jeta ses troupes à l'Anse-au-Foulon. On avait trop compté sur les difficultés que la nature opposait à un débarquement et on n'y avait pas placé de troupes.

Il n'y avait là qu'une petite redoute commandée par Ver-gor, de triste mémoire, mais cet inepte capitaine n'avait pas même placé de sentinelles ; il fut pris dans son lit et fait prisonnier avec ses soldats.

Le 23 septembre au matin, les premières divisions de l'armée anglaise se rangeaient en bataille sur les hauteurs d'Abraham.

Les Français furent surpris ; leur armée était fort réduite en ce moment. Après la bataille de Montmorency une partie des Canadiens était allée pour la moisson ; trois mille hommes avaient été envoyés avec de Bougainville pour observer la flotte, mais ils avaient été trompés par l'habileté de Wolfe ; outre cela, il fallait garder le camp de Beauport : Montcalm ne put lancer contre Wolfe que quatre mille cinq cents hommes avec lesquels il résolut d'attaquer sans plus tarder.

Il eut peut-être été plus prudent d'attendre le retour de Bougainville, mais cette attente aurait permis à l'ennemi de se fortifier sur le plateau et Montcalm préféra tenter de le culbuter avant qu'il ne fût solidement établi et retranché. M. de Vaudreuil, toujours injuste dans ses jugements sur les opérations du général, dit que Montcalm " jugea que ce n'était qu'un détachement, et, emporté par son zèle et sa grande vivacité, il attaqua de suite."

Une rude bataille s'engagea, tous firent bravement leur devoir. Le courage ne put rien contre le nombre, il fallut céder. Les Français reculèrent pied à pied et leurs tirailleurs firent éprouver à l'ennemi de grandes pertes. Montcalm, vaincu pour la première fois, dirigeait sagement la retraite, il n'était plus qu'à une petite distance de la porte Saint-Louis, lorsqu'une balle l'atteignit dans les reins..

Montcalm était tombé comme tombe un héros,  
 Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,  
 Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,  
 Wolfe avait trouvé la mort et la victoire.

Wolfe avait trente-trois ans, Montcalm environ quarante-sept.

Pour résumer l'éloge de Montcalm, je citerai ce qu'en dit le capitaine Pouchot dans ses mémoires : " La pureté des intentions de Montcalm et son désintéressement égalèrent toujours sa valeur."

L'armée française se retira à Jacques-Cartier, laissant la garnison de Québec presque sans vivres, pour résister à l'investissement.

Lévis, qui était dans le district de Montréal, accourut se mettre à la tête de ce reste de troupes. Il les ramena à marches forcées sur Québec, mais il n'y arriva que le lendemain de la capitulation.

Un conseil de guerre, réuni par M. de Ramzay, considérant qu'il n'y avait de vivres que pour deux jours, avait décidé de rendre la ville. Seul le capitaine \_\_\_\_\_ avait opiné " de réduire encore la ration et de pousser la défense de la place jusqu'à la dernière extrémité."

De Lévis n'ayant ni canons, ni matériel de siège, ne pouvait

rien contre Québec. Il dispersa ses troupes dans le gouvernement de Montréal et de Trois-Rivières, afin de laisser passer l'hiver.

Pendant ce temps-là, Ponchot, malgré une résistance admirable, avait été obligé de rendre Niagara, et tout l'ouest était entre les mains des Anglais.

Au centre, Bourlamaque, à l'arrivée des Anglais, avait fait sauter Carillon, puis Saint-Frédéric, et s'était retiré à l'Île aux Noix.

La retraite fut si précipitée qu'un enterrement fait à Saint-Frédéric ne fut entré au registre qu'à Chambly.

On croyait en Europe que la prise de Québec mettait fin à la guerre. Là aussi on méconnaissait l'armée, la trop petite armée du roi et le dévouement de *nos gens*.

Le 28 Avril 1760, de Lévis, avec six mille hommes, venait recommencer la bataille des plaines d'Abraham.

Ce qui justifie la conduite tenue l'automne précédent pas Montcalm, c'est que Murray, le général anglais, connaissant comme Montcalm les défauts de ses fortifications, se porta immédiatement au devant de de Lévis. D'ailleurs le colonel Beatson, un soldat, dit que Montcalm avait eu raison d'en agir comme il l'avait fait.

Le combat fut terrible et quand le colonel de Poulariés chargea à la baïonnette, les anglais prirent la fuite et se jetèrent en désordre dans la ville. Ils avaient perdu toute leur artillerie, les munitions, les outils de retranchement et près des quinze cents hommes, un quart de leur armée.

Du côté des français on comptait cent quatre officiers hors de combat, dont un chef de brigade et six chefs de bataillon.

On comprend qu'avec de pareils officiers les soldats avaient fait leur devoir.

DeLévis commença immédiatement le siège. Mais il n'avait d'espérance que dans l'arrivée des secours de France, et se disait que ces secours, n'eût-ce été qu'une seule frégate française, auraient amené la reddition de Québec.

Le 15 mai à 10 heures du soir, on signale deux vaisseaux— Hélas ! c'était des Anglais, l'avant-garde d'une nouvelle escadre d'une dizaine de navires.

DeLévis dut se retirer sur Montréal où bientôt lestrois armées anglaises vinrent le trouver.

Le 8 Septembre, le dernier rempart français capitula aux conditions que certains fanatiques d'aujourd'hui voudraient changer.

Il rentra en France avec le gouverneur, les hommes du gouvernement et quelques citoyens marquants, cent quatre vingt-officiers et de quinze à seize cents soldats—le reste de tant de héros.

La France était partie.

Oui la France était partie, mais les français étaient restés, et, si j'en crois ce que je vois autour de moi, les français resteront sur cette terre qui est encore à eux ne fut-ce que par les tombeaux de leurs pères dont elle est pleine.

P. J. UBALDE BAUDRY.

12 Décembre 1885.

## CRÉPUSCULE

La nuit descend sur la terre.  
Un bandeau de pourpre et d'or  
A l'horizon flotte encor :  
Heure pleine de mystère !  
La lune au front argenté  
Dérjule sur chaque chose  
Comme un voile de beauté ;  
Un souffle de pureté,  
Plus parfumé que la rose,  
Des cieux vient nous rafraîchir . .  
Quelle splendeur éclatante !  
Tout semble ici dans l'attente :  
    . . . Qui donc va venir ?

L'étoile dans le silence  
Pleure ses larmes d'amour ;  
Au loin, de l'hymne du jour  
Meurt la pieuse cadence.  
L'oiseau, par le frais zéphyr  
Bercé, dort dans la rosée,  
Et la vague de saphir  
Etouffe son doux soupir  
Sur la rive caressée.  
Pas un bruit ne vient troubler  
Cette solennelle veille.  
La terre prête l'oreille :  
    Qui donc va parler ?

---

Partout quels suprêmes charmes !  
Incomparable douceur  
Qui pénètre jusqu'au cœur  
Et met dans les yeux des larmes !  
L'âme goûte le repos,  
Baume de sa lassitude,  
Vrai songe du ciel, éclos  
Sur la terre des tombeaux !  
Dieu ! n'est-ce pas le prélude  
Qui m'invite à me mêler  
A vos fêtes éternelles ?  
Ange, prêtez-moi vos ailes !  
Je veux m'envoler.

M. J. MARSILE.

## LE CHINOIS EN CHINE

(*Suite,*)

### ESCLAVAGE

Un témoin, chinois distingué, qui nous a dit que l'esclavage n'existait pas en Chine a dû vouloir parler d'un esclavage tel qu'il existait dans les Etats du Sud. Des marchands d'esclaves se rencontrent chaque jour à Canton. Les esclaves sont recrutés parmi les joueurs ruinés, par des enlèvements, et, ce qui est plus triste, par la vente des enfants de parents débauchés. M. Gray, décrivant une vente à Canton, dit : "Je me rappelle deux jeunes gens d'apparence très intelligente, vendus par un père débauché qui avait tout perdu au jeu. Le plus vieux fut vendu \$50 et le plus jeune \$45. Le vieux marchand d'esclaves m'offrit un de ces jeunes garçons au prix de \$350."

"Le prix ordinaire d'un esclave mâle, bien conformé, est d'environ \$100. Les personnes vendues comme esclaves tombent généralement d'abord entre les mains de courtiers ou intermédiaires. Ce sont ou des hommes ou des femmes âgés. Avant d'acheter ces esclaves, le marchand les garde un mois à l'essai. S'il trouve qu'ils parlent pendant leur sommeil, ou qu'ils ont quelque faiblesse du système organique, il n'en offre qu'une faible somme, ou refuse entièrement de les acheter. Il fait mettre, par le courtier, l'esclave dans une chambre noire où on l'expose à une lumière bleue. Si, sous cette lumière, la figure de l'esclave prend une teinte verte, la chose est considérée comme favorable. Si elle prend une teinte rouge, on en conclut que le sang est vicié par cette maladie dégoûtante (la lèpre.)

"L'esclavage auquel sont assujettis ces infortunés, est perpétuel et héréditaire ; ils n'ont aucune autorité sur leurs enfants. Leurs arrières petits-fils peuvent cependant, s'ils en ont les moyens, racheter leur liberté. Les esclaves, quoique regardés comme membres de la famille, ne sont pas regardés comme membres de la société générale-

Ils ne peuvent pas, par exemple, poursuivre en cour de justice. Ils sont, de fait, exclus de tous les droits de citoyens, et en butte à l'avarice, à la haine ou à la luxure de leurs maîtres."

#### TEMPÉRANCE

Chez lui, comme à l'étranger, le Chinois est remarquablement frugal. Depuis une époque reculée, le thé semble avoir été le stimulant national. Mais leurs romans prouvent qu'on a fait usage de spiritueux. Des alambics pour la fabrication de l'alcool se rencontrent partout. Williamson dans son voyage de Pékin à Tche-Fou, trouve en divers lieux de grandes fabriques de spiritueux, et à moins que la nation chinoise ne soit constituée autrement que les autres, partout où l'on boit ces liqueurs il doit y avoir plus ou moins d'ivrognerie. Ils en boivent habituellement au moins à deux repas à San-Francisco. Des voyageurs ont rencontré des Chinois enivrés. Un souverain récent a passé toute sa vie dans une ivresse prolongée. Ce n'est pas de cette manière, cependant, que les Chinois se montrent intempérants. Les voyageurs ont rencontré dans toutes les classes des victimes de l'opium. Le P. Huc a tracé une peinture graphique d'un mandarin, irremédiablement perdu par ce vice, avec qui il avait voyagé. M. Williamson nous parle d'une ville entière livrée à cette passion dégradante. Dans un autre endroit de son livre, il regrette que l'opium rongé les entrailles de l'empire et détruise des milliers de ses enfants qui donnent les plus grandes espérances. M. Medhurst remarque avec peine que ce vice est général, qu'il gagne du terrain et qu'il est impossible de considérer les Chinois comme une nation tempérante.

#### TEMPÉRAMENT DU CHINOIS

Les écrits du Colonel Tong montrent que les Chinois ne sont pas une race belliqueuse. Il dit avec moquerie, et non sans raison, que le premier don du monde occidental à la Chine, après l'ouverture de ses ports, a été celui des armes à feu. En beaucoup de circonstances il nous dit que l'idéal de l'Empire

est—de conserver la paix et de tenir le paupérisme à distance. A l'époque où commence l'histoire de l'Europe, il était déjà d'usage en Chine, de se racheter des envahisseurs. Mais les Chinois ne sont pas lâches ; ils peuvent se battre ; et c'est peut-être un bienfait qu'ils ne soient pas d'un tempérament guerrier. Les Mongols, qui ont suivi le grand Genghis, ont fait la conquête de la Chine, et couronné Kublaï, empereur de l'empire du Milieu, ont dû leur suprématie à leur discipline et à une étude sérieuse de l'art de la guerre. Mais ils ont été, pour beaucoup, redevables à la Chine " où l'art de discipliner les grandes armées et de les conduire en campagne, avait atteint une haute perfection bien des siècles avant Genghis. Les Mongols ont porté l'art de la guerre bien plus loin qu'aucun commandant chinois, et plus, peut-être, que qui que ce soit au monde jusqu'à cette époque. Cependant, les Chinois les ont arrêtés près des montagnes de You. Si l'on en vient aux temps modernes, les forces qu'ils vainquirent à Yangabad n'étaient pas sans qualités héroïques : ils abattirent l'audace des montagnards Miaotze ; et dans la première et la seconde guerre étrangère ils ont montré parfois qu'ils étaient bons soldats ; comme à Tinghai, par exemple, où les chefs, quoique convaincus que leur résistance était inutile, répondirent à une sommation de se rendre ! " Nous ne nous rendons pas " ; ou encore, lorsque leur noble conduite leur conquit l'admiration des officiers anglais, et que, pour nous servir des expressions d'un marin anglais, ils restèrent à leurs pièces " comme des hommes ". A Canton, leur conduite sous le feu fut excellente ; et Boulger, repassant les événements de la guerre de 1842, et remarquant que bien souvent les Chinois n'étaient rien autre chose qu'une masse d'hommes mal armés, dit qu'ils ne se sont montrés lâches dans une seule occasion. Leur défaite était inévitable. Mais ils prouvèrent qu'ils pouvaient se battre même quand la victoire était pratiquement impossible. Dans l'hiver de 1856, ils déployèrent beaucoup de ténacité et de bravoure devant un ennemi qu'ils ne pouvaient vaincre. L'archidiacre Gray nous dit comment, lors du bombardement des forts de Bogue, par Sir Michael Seymour, la brigade de pompiers chinois tra-

vailla énergiquement sous le feu des navires, à éteindre l'incendie qui les gagnait. A la bataille de Tchan-tchia-wan, la cavalerie tartare chargea les batteries françaises avec beaucoup de bravoure ; et Sir Hope Grant fut tellement impressionné par l'opiniâtreté de l'ennemi qu'il donna l'ordre à Sir Robert Napier de le joindre avec toutes les troupes qu'il pourrait retirer de la garnison de Tien-Tsin. Sous "Gordon le Chinois", ils ont montré ce qu'ils pouvaient faire quand ils sont bien commandés.

D'un autre côté, ils ne peuvent tenir contre l'arme blanche, et ils paraissent craindre tout combat corps-à-corps avec les soldats européens ; à Tchinhai, ils se sont enfuis, frappés de panique, quoique en cette occasion beaucoup aient préféré la mort au salut par la fuite.

Williamson dit de quelques troupes chinoises, qu'il vit dans une vallée, près de Ping-ding-tchow, qu'elles étaient composées d'hommes de bonne mine, " du bois à faire des soldats, si leurs officiers valaient seulement un fétu ; c'est la classe gouvernante en Chine qui est complètement corrompue." Le même écrivain nous raconte, cependant, comment en compagnie d'un ami, l'un armé d'une canne, et l'autre brandissant le manche d'un parapluie, il mit en fuite tout "un rassemblement de Célestes." Il affirme que, dans le danger, les Chinois sont sujets à perdre complètement la tête, et cette assertion est corroborée par d'autres voyageurs. Le P. Huc décrit un accident exactement semblable à celui qui est rapporté par Williamson. Lui-même et ses compagnons étaient ennuyés par une foule curieuse qui se pressait à la porte de la chambre de l'hôtel. L'un d'eux parut sur le seuil et adressa quelques mots à la multitude les accompagnant d'un geste si énergique et hautain, que la foule fut saisie d'une panique et prit la fuite immédiatement.

. Une telle timidité peut être le résultat de longs siècles d'oppression. Mais on peut l'attribuer à certaines particularités de

race. De plus, de longs siècles de despotisme sont eux-mêmes dûs au caractère particulier d'un peuple.

#### L'OUVRIER CHINOIS

Les articles du colonel Tong ont une valeur toute particulière. Ils font connaître tout ce qui peut être dit en faveur de la Chine, par un homme poussé par ses instincts et ses intérêts à défendre son pays et ses compatriotes. Leur style même aide à l'appréciation du caractère chinois. M. Medhurst dit qu'un Chinois anglicisé est détestable : mais quand il écrit comme sait le faire le colonel Tong on peut dire certainement qu'un Chinois francisé est à coup sûr charmant. Nous allons maintenant laisser le colonel parler d'un ou deux sujets sur lesquels nous ne l'avions pas encore entendu. Afin de nous faire voir de quel bonheur jouit le travailleur chinois, il extrait d'un ouvrage publié à Paris en 1877, par M. J. Thompson, le passage suivant, concernant les ouvriers de Canton :

“ En dépit de ces terribles exigences, le travail, même pour le plus pauvre ouvrier, a des moments d'interruption. Alors, assis sur un banc ou tout simplement par terre, il fume et cause tranquillement avec son voisin sans être le moins du monde dérangé par la présence de son excellent patron, qui semble trouver dans les services et l'heureux caractère de ses ouvriers des éléments de richesse et de prospérité.”

M. Thompson décrit les quartiers des ouvriers, et on voit qu'ils correspondent à ce qui se voit à San-Francisco.

“ En parcourant ces quartiers du travail, on peut s'expliquer comment, en réalité, cette grande ville est bien plus peuplée qu'on ne le croirait d'abord. La plupart des ateliers sont aussi, pour les ouvriers qui les occupent, une cuisine, une salle à manger et une chambre à coucher. C'est là que, sur leurs bancs, les ouvriers déjeunent, c'est là et sur les mêmes bancs que, la nuit venue, ils s'étendent pour dormir, c'est là aussi que se trouve tout ce qu'ils possèdent.

\* \* \* Mais de tous les trésors, le plus précieux qu'ils portent avec eux, consiste en une bonne provision de santé, et un cœur satisfait."

Cette description de l'ouvrier chinois est exactement la même qu'en fait l'homme blanc qui lui est hostile.

Le travailleur chinois est heureux s'il est à l'abri des angoisses de la faim, et s'il possède assez de santé pour lui permettre tout simplement de vivre et de jouir, dans un pays si parfait sous tous les rapports, que le fait seul d'y vivre constitue en soi-même un bonheur réel. La Chine est, suivant lui, un pays où tout est établi et réglé par des hommes qui connaissent exactement ce qu'ils doivent connaître, et qui sont payés pour empêcher le peuple de chercher, par ambition, à abandonner la condition dans laquelle la Providence l'a placé.

Le colonel Tong cite ensuite ce qui suit des "croquis Chinois" par M. Herbert A. Giles, attaché au corps consulaire de la Grande Bretagne :

"On croit généralement que la nation chinoise forme une race dégradée et immorale ; que ses habitants sont absolument déshonnetes, cruels et en tous points dépravés ; que l'opium, un fléau plus terrible que le genièvre, exerce parmi eux d'effroyables ravages, dont les excès ne pourraient être arrêtés que par le christianisme. Un séjour de huit années en Chine m'a appris que les Chinois sont un peuple infatigable au travail, sobre et heureux."

Le même auteur dit encore :

"Le nombre des êtres humains qui souffrent de la faim est relativement bien moindre qu'en Angleterre, et, à ce point de vue qui est d'une très grande importance, il faut reconnaître que la condition des femmes des basses classes est bien meilleure que celle de leurs sœurs européennes. La femme n'est jamais battue par son mari ; elle n'est sujette à aucun mauvais traitement ; et même il est hors d'usage de lui parler ce langage grossier, qu'il n'est pas rare d'entendre dans les contrées occidentales."

Le colonel Tong dit qu'un ouvrier chinois peut vivre avec quatre sous par jour. Généralement sa femme fait quelque chose, elle vend quelques petits articles ou travaille pendant le jour dans les familles voisines.

“ Dans les provinces les terres sont cultivées dans toute l'étendue de notre vaste empire, et les travaux des champs occupent une grande partie de la population. Tous les cultivateurs sont généralement aisés, soit qu'ils possèdent la terre ou qu'ils en soient seulement les fermiers. L'impôt foncier est excessivement minime, puisqu'il ne représente pas, en moyenne un franc par habitant, et il est de règle que le fermier ne doit pas le fermage dans les mauvaises années.”

Il cite aussi M. de la Vernède :

“ Nous avons parcouru les provinces ; nous avons vu une immense agglomération de population arrivée à une telle densité que, la terre ne suffisant pas dans certains endroits, elle construit des habitations et cultive des jardins jusque sur les radeaux, nous avons vu des provinces ayant cinquante mille kilomètres carrés, renfermant cinquante millions d'habitants, et admirablement cultivées sur toute leur étendue.”

Dans le Petchili, nous dit-il, la propriété territoriale est excessivement divisée : les exploitations agricoles se font sur une petite échelle, mais l'intelligence avec laquelle elles sont dirigées empêche les graves inconvénients du morcellement.”

“ Les fermes, petites et grandes, ombragées de grands arbres, s'épanouissent comme des bouquets de fleurs, au milieu de vastes plaines portant de riches moissons. L'abondance des bras, le bon marché de la main-d'œuvre, permettent un mode de culture par rangée alternative. La terre est admirablement cultivée, et l'agriculture donne de magnifiques résultats.”

“ En parcourant les bords du Yang-Tse-Kiang, nous avons vu des

villages riches et propres se succéder sans interruption, une population active et laborieuse, montrant sur son visage, comme dans sa manière d'agir, qu'elle était contente de son sort."

Il compare les misérables villages du Nil avec les jolis villages qu'il a observés dans le Hu Pé ou sur les bords du lac de Poyang. Econome et sobre, patient et actif, honnête et laborieux, le peuple chinois a une puissance de travail qui surpasse celle de bien des nations de l'Occident. C'est là un facteur important qu'il ne faut pas négliger dans les questions de haute politique.

#### AMUSEMENTS ET FETES

A propos des amusements de ses compatriotes, le colonel Tong dit qu'une des nombreuses questions qui lui ont été adressées le plus souvent, a été de savoir si l'on s'amusait en Chine.

"S'amuse-t-on ? Alors c'est un pays charmant. Ah ! s'amuser ! quel mot civilisé, et qu'il est difficile de le traduire ! Je répondis un jour à une femme d'esprit qui me posait cette éternelle même question : "Mais, qu'est-ce donc que s'amuser ?" Elle pensa que je cherchais à l'embarrasser ; mais elle reprit : "Ce que vous faites en ce moment, par exemple, vous amusez-vous ?" J'étais embarrassé moi-même, à mon tour, ou du moins je crus l'être : Certes, oui ! répondis-je ; c'est donc là s'amuser ?—Sans doute !—Eh bien ! ajouta-t-elle avec un sourire charmant, s'amuse-t-on ? Et je dus avouer qu'on ne s'amusait pas de la même manière.

"Car enfin on s'amuse, et beaucoup, quand on n'est pas dépourvu d'esprit, ou tout au moins de bonne humeur. L'esprit joue dans nos plaisirs le plus grand rôle. \* \* \* La vie au dehors n'est pas organisée comme la vie à l'européenne. On ne cherche pas les distractions et les amusements hors de chez soi. Les Chinois qui ont quelque fortune sont installés de manière à n'avoir pas à désirer les plaisirs factices qui sont, en somme, la preuve qu'on se plaît peu chez soi. \* \* \* Ils n'ont pas cru que les cafés, et autres lieux

publics, fussent absolument nécessaires pour perdre agréablement son temps. Ils ont donné à leurs habitations tout le confortable que des hommes de goût peuvent y désirer ; des jardins pour se promener, des kiosques pour y trouver de l'ombre pendant l'été, des fleurs pour charmer les sens. A l'intérieur, tout est disposé pour la vie de famille ; le plus souvent le même toit abrite plusieurs générations. Les enfants grandissent, et, comme on se marie très jeune, on est vite sérieux. On pense aux amusements utiles, à l'étude, à la conversation, et les occasions de se réunir sont si nombreuses."

Les fêtes, dit aussi le colonel, sont très en honneur en Chine, et on les célèbre avec un grand entrain. Ce sont d'abord les anniversaires de naissance, et ils reviennent fréquemment dans les familles. Ces fêtes consistent surtout en festins ; on offre des cadeaux à la personne fêtée ; c'est une suite de réunions qui ne manquent pas de charme."

Nous avons aussi les grandes fêtes populaires ; celle du nouvel an, qui met tout le monde en mouvement." Il décrit ensuite plusieurs fêtes, dont la plus importante est la fête des Lanternes. " On fête également les fleurs, auxquelles on prête certains pouvoirs allégoriques, et chaque fleur possède son anniversaire. On s'adresse, de famille à famille, des invitations à venir contempler un beau clair de lune, un ravissant point de vue, une fleur rare. La nature fait toujours partie de la fête, qui s'achève par un festin. Les convives sont aussi invités à composer des vers qui sont les chronogrammes de la soirée. Pendant la belle saison, on fait beaucoup d'excursions. On va surtout dans les monastères bouddhistes, où l'on trouve tout à souhait : merveilleuse vue sur les montagnes, fruits exquis, et le meilleur thé. Les moines bouddhistes s'entendent à merveille à recevoir les partis et à faire les honneurs de leurs domaines."

Faisons ici une pause pour remarquer les goûts simples de ces grossiers barbares ; des personnes d'un âge mûr invitant des gens du même âge à venir contempler la pleine lune, une vue charmante ou une fleur rare !

“ Ces promenades, quand on peut les faire aux environs de la ville, sont très fréquentes. On en rapporte toujours quelques poésies inspirées par les circonstances. C'est notre manière de prendre des croquis ”

Ayant ainsi décrit les visites aux points de vue que leur offrent les montagnes, les promenades sur l'eau, et parlé de la position des femmes, il se retourne contre ses amis de l'Occident.

La description de la charge sur le buffet dans un grand bal officiel peut certainement répondre à la qualification de “ barbare ” appliquée aux Chinois. Il montre, non sans raison, que s'il disait qu'en Europe “ les personnes qui composent la classe la plus distinguée, lorsqu'elles sont admises en présence du chef de l'Etat, ne se mettent pas à table, mais s'y précipitent avec une fureur guerrière, ” il ne donnerait pas une idée exacte des manières européennes. Cependant, dit-il, voilà comment les voyageurs ont dépeint la Chine.

“ Mais je reviens aux affamés qui attendent l'ouverture des portes, c'est tout aussi grotesque, et j'invite les partisans de l'école réaliste à contempler cette scène qu'on pourrait appeler la mêlée des habits noirs. ”

Ensuite il décrit comment on lutte et on se presse ; la rangée d'habits noirs qui ne peuvent parvenir à la table ; les flots serrés de ceux qui, satisfaits, cherchent à sortir. Pressés, écrasés, ils s'échappent enfin de la mêlée, bosselés, les côtes enfoncées par le jeu des coudes . . . mais repus. Il ne parle pas de ceux qui restent jusqu'à ce que les domestiques les prient poliment de céder la place aux autres ! “ Je n'ai jamais été au bal sans assister à cette bataille. ”

Notre critique chinois ne pense pas qu'on puisse s'amuser autant aux bals du monde qu'aux bals officiels. “ Ils sont froids, guindés, gênants. Il est difficile de trouver unies dans

le monde la simplicité et la distinction. Si vous n'êtes pas un danseur . . . intéressé, il y a de nombreuses chances de s'ennuyer. Avez-vous remarqué l'air d'indifférence de tout ce grand monde? C'est quelquefois glacial. Les danses sont silencieuses; quelques groupes causent à voix basse; on va, on vient, on entre, on sort, on disparaît. On se rencontre sans avoir l'air de se reconnaître, à peine se touche-t-on la main. Tout ce monde semble préoccupé. Généralement on cherche une personne qui n'est pas au bal. Cela est constant. Chacun a une personne qui n'est pas venue, et reste pour se donner une excuse. Quelle comédie que le monde des salons!"

#### ARTS ET INVENTIONS.

Ce "barbare" qui voit si clairement les fautes de l'organisation sociale européenne qui ont frappé des centaines de fois les esprits pensants de l'Europe, paraît se rejeter avec soulagement sur le monde artistique: "Cette société privilégiée où chacun n'est ni noble, ni bourgeois, ni magistrat, ni avocat, ni notaire, ni avoué, ni fonctionnaire, ni négociant, ni bureaucrate, ni rentier, n'est rien qu'artiste et s'en contente. Etre artiste!" s'écrie-t-il, et comme il doit paraître ridicule à quelques-uns "c'est la seule ambition qui ferait désirer d'appartenir à la société européenne." Il n'admire pas les avocats ou les avoués. 400,000,000 de Chinois s'en passent, et les titres de propriété, les actes et les contrats n'en sont pas moins réguliers. "Mon admiration pour la classe des artistes est sans réserve, car ce sont les seuls hommes qui se soient proposés un but élevé; ils vivent pour penser, pour montrer à l'homme sa grandeur et son immortalité. Tour à tour ils l'émeuvent et l'enthousiasment, et réveillent ses facultés endormies en créant pour lui des œuvres où resplendira une idée. L'art ennoblit tout, élève tout. Qu'importe le prix dont on paiera l'œuvre? Est-ce le nombre des billets de banque qui excitera la passion de l'artiste, comme il enflamme le zèle d'un avocat? Non, la seule chose qui échappe à la fascination de l'or, c'est l'art, quelque puisse être l'artiste. Il est essentielle-

ment libre, et c'est pourquoi il est seul digne d'être estimé et honoré."

Après avoir fait l'éloge de ces esprits d'élite qui vivent pour l'art, il dit que tous les artistes de tous les pays se tendent la main par-dessus les frontières et font fi des politiques qui prétendent les séparer. L'esprit humain, qui s'est exercé aux audaces de l'inspiration, ne connaît plus ni distance ni passeports : plus l'âme s'élève, plus l'humanité grandit pour achever de se transfigurer dans la fraternité."

Le sénateur Jones, dans son zèle contre les Chinois, nie qu'ils aient rien inventé et cherche à leur enlever le douteux honneur d'avoir trouvé le secret du " vilain salpêtre." Il cite le professeur Draper, qui en donne crédit aux Arabes, et il appuie l'assertion de Draper de la haute autorité de M. Meyers.

" Je conclus donc que les Chinois ne nous ont jamais doté de ces découvertes, malgré les moqueries que j'ai vues depuis dans quelques journaux, et le ton vainqueur que prit le Sénateur en me demandant quel autre peuple pouvait les avoir faites. Et je dirai de plus qu'il y a une seule machine utile ou indiquant un certain génie d'invention en usage aujourd'hui dans toute la Chine. Le seul esprit d'entreprise qu'aient montré les Chinois relativement aux chemins de fer, a été la destruction de l'unique chemin construit dans ce pays par des étrangers, et que les autorités chinoises n'ont acheté que dans le simple but de le détruire."

Mais le colonel Tong pense autrement. Considérant le peu de rapports qu'a eu la Chine avec les autres peuples, il dit qu'il est surprenant que les Chinois aient connu ce qu'ils connaissent. A l'exception de la géographie et de l'astronomie, il prétend que toutes les autres sciences qu'ils possèdent sont le résultat de leurs propres recherches. Il soutient que les Chinois n'ont imité personne, que la civilisation chinoise n'existe qu'en Chine. Le théâtre chinois est aussi original que celui des

Grecs. La Chine forme un monde à part. Et cependant, il paraît plutôt craindre qu'espérer que la science puisse jamais jeter aux hommes cette grande parole de paix : " Vous êtes frères." " La civilisation de l'Occident est une nouvelle édition revue et corrigée de civilisations antérieures. La nôtre a subi sans doute bien des éditions, mais nous la trouvons suffisamment corrigée, et nous n'avons pas d'éditeur qui songe à en préparer une nouvelle."

" On nous fait volontiers ce reproche : Pourquoi restez-vous stationnaires ? Eh ! quand on est bien ou aussi bien que possible, on est sûr, en changeant le présent, d'obtenir un meilleur avenir ?" Il prétend ensuite que les Chinois ont inventé la poudre ; et il attaque l'Occident à sa manière. " On nous fait l'honneur d'admettre que nous avons inventé la poudre, mais c'est en ceci que nous différons d'opinion avec nos frères d'Occident, nous ne l'avons employée que pour faire des feux d'artifice, et, sans les circonstances qui nous ont fait faire la connaissance des Occidentaux, nous ne l'aurions pas appliquée aux armes à feu. Ce sont les jésuites qui nous ont appris l'art de fondre les canons. *Ite, docete omnes gentes.*

Il réclame aussi l'invention de l'imprimerie et de l'aiguille aimantée. " Dès l'an 121 de l'ère chrétienne, les livres chinois donnent la définition de l'aimant, et un siècle plus tard ils expliquent l'usage du compas." La poudre, l'imprimerie, la boussole, la soie et la porcelaine—ces inventions, prétend-il (et quelques-unes ne peuvent être niées), donnent aux Chinois un rang élevé parmi les nations civilisées. " Les monuments de la civilisation remontent à une époque où le monde Occidental n'existait pas ; civilisation contemporaine des dynasties célèbres de l'Égypte et des patriarches de Chaldée, s'étant fondée elle-même dès les premiers âges de l'humanité et n'ayant plus varié depuis plus de mille ans. Un historien grec du second siècle parle, pour la première fois, des Chinois comme d'un peuple " qui exportait des soies écruës et manufacturées." L'histoire de la Chine mentionne une ambassade

---

chinoise qui fut envoyée en l'an 94 de l'ère chrétienne, afin de chercher à nouer quelques relations avec le monde occidental."

" C'est à dater du VIII<sup>e</sup> siècle que le voile qui couvre le monde de la Chine est levé ; c'est le siècle des relations de l'empire avec les Arabes, et c'est de cette époque que date notre naissance historique dans le monde. Les relations écrites du séjour des Arabes dans nos contrées, relations écrites par eux-mêmes et dont il existe des traductions, témoignent de la prospérité de notre empire et obligent à admettre qu'il y a juste mille ans la Chine jouissait d'une brillante civilisation. Il est vraisemblable de supposer que les Arabes apprirent nos arts et s'approprièrent nos découvertes, qui parvinrent ensuite dans les contrées occidentales, où elles furent perfectionnées. C'est du moins une opinion que je crois avoir clairement démontrée."

#### ANTIQUITÉ ET CIVILISATION

Quoique les Chinois n'aient entrepris aucun voyage dans les lointains pays de l'Occident, il est incontestable que d'autres peuples étrangers sont venus s'installer chez eux. Deux cents ans avant l'ère chrétienne, des juifs ont immigré en Chine. Cela arriva sous la dynastie de Han, à " une des époques florissantes de l'empire." Williamson donne une relation remarquable de ses visites aux synagogues juives. Le colonel Tong cite la description faite par un jésuite d'une visite qu'il avait faite à la colonie juive au dix-huitième siècle, et qui est aussi très intéressante.

En prenant congé du colonel Tong, nous devons observer qu'il est de règle que l'on doive juger d'une race par ses membres les plus distingués et non pas par ceux qui sont au bas de l'échelle. Une race qui produit un homme capable d'apprendre une langue comme la langue française — qui n'a rien de commun avec la science propre — et qui l'écrit si bien que Théophile Gauthier lui-même ne rougirait pas si ses écrits lui étaient attribués — une telle race ne peut pas être très inférieure, quoi qu'elle puisse être d'ailleurs. Elle peut être

en décadence, ou en voie de tomber en décadence ; elle peut avoir perdu les principes, qui dans d'autres temps, lui ont donné une position brillante et une grande puissance, la corruption de son gouvernement, son organisation sociale et politique peut avoir engourdi sa vitalité morale et intellectuelle ; mais elle ne peut pas être une race inférieure, dans l'acception propre du mot.

Rappelons-nous les points noirs qu'un œil observateur peut observer à l'horizon de la civilisation européenne, ses défauts politiques, ses ulcères sociaux, la misère et les crimes qui l'accompagnent. N'oublions pas non plus que les sciences physiques, qui séparent d'une manière si tranchée l'Europe de la Chine, sont de création moderne. Avant l'introduction d'une nouvelle ère inaugurée par la méthode si pleine de résultats de la philosophie de Bacon, avant que le télescope de Galilée eut guidé l'esprit dans les mystères du système solaire, l'Europe était aussi arriérée sous le rapport de la science que la Chine l'est aujourd'hui, et tout aussi portée à la superstition et à la cruauté. Il semble qu'hier encore la torture était pratiquée en Angleterre, et nous savons ce qu'étaient les prisons anglaises avant qu'Howard eut introduit la réforme dans ces abîmes de cruauté. M. Gladstone a conquis ses plus beaux lauriers en étudiant les prisons napolitaines, en dénonçant leurs horreurs et en les faisant cesser. Les Grecs ne connaissent pas les sciences physiques comme nous les possédons. Ils avaient le drame, la littérature, la philosophie, la sculpture, la peinture et l'éloquence. Les Chinois ont le drame, et s'ils n'ont pas la sculpture et l'éloquence, ils possèdent au moins une peinture sans ombre, excellente en son genre. Leurs soies et leurs porcelaines n'ont jamais été surpassées. Ils ont eu leurs philosophes. Ils ont une poésie et une vie sociale très bien organisée. Si les Chinois sont exclus de ce continent, ou traités autrement que les autres immigrants, on devra baser cette mesure sur quelque chose de plus rationnel que l'accusation qu'ils viennent d'un pays barbare, ou que le peuple tout entier est plongé dans le vice et le crime.

Et ici, peut-être, nous nous trouvons au cœur même de la question. Comment se fait-il que ce peuple, l'un des premiers à devenir civilisé, n'ait pas changé, comme le dit le colonel Tong, depuis mille ans. Il existe certainement des limites au développement de l'individu. Chez les animaux nous remarquons que chaque espèce est arrêtée par des bornes clairement délimitées. Pourquoi n'existerait-il pas de même certaines limites que certaines races ne pourrait dépasser.

M. Brooks nous stupéfie quand il avance que la Chine peut avoir été peuplée depuis 1,000,000 d'années, et que les Chinois n'ont été soumis à aucune influence étrangère pendant 360,000 ans. La première mention faite de la Chine, à moins qu'on n'admette qu'il y soit fait allusion dans les premiers prophètes se trouve dans un ouvrage persan intitulé *Zeenut-ul-Tuarikh*. Quelqu'un a dit que si Alexandre-le-Grand eût connu l'existence de la Chine, il n'aurait pas pleuré parce que sa carrière de conquêtes était terminée. Si on peut en croire l'auteur persan, Alexandre était en marche contre l'empereur de la Chine, lorsque celui-ci entra déguisé dans le camp grec. Il fut découvert ; conduit devant Alexandre, il expliqua sa conduite en disant qu'il désirait voir le plus grand des guerriers ; qu'il savait qu'il ne pouvait être un objet de crainte pour un tel homme, et que s'il était tué les Chinois mettraient un autre souverain sur le trône. " Mais je n'ai aucune crainte à cet égard, ajouta-t-il, avec la flatterie propre aux Chinois, " parceque je suis certain qu'Alexandre ne peut être blessé " d'une action qui prouve mon désir d'obtenir son amitié." La Chine fut épargnée, un traité fut conclu et un tribut imposé. L'empereur retourna en Chine, mais revint le troisième jour avec une immense armée. Alexandre disposa ses troupes pour la bataille. L'empereur de la Chine, avec sa suite, s'avança vers le prince grec, qui lui demanda pourquoi il avait rompu sa parole. " J'ai voulu, dit l'Empereur, vous montrer la force de mon armée, afin de vous prouver que j'ai fait la paix pour une autre raison que le manque de moyen de faire la guerre.

J'avais consulté les étoiles. Le ciel est pour vous. Je ne fais pas la guerre à Dieu."

Cette flatterie chinoise eut un plein succès. Alexandre libéra l'empereur de l'obligation de payer tribut. L'empereur prit congé et envoya au maître du monde en présent des pierres précieuses, de l'or et des belles femmes.

Cette histoire ne manque pas de vraisemblance. Elle est considérée comme un fait historique par un auteur aussi grave que Sir John Malcolm.

Si nous reculons jusqu'à 2,000 ans avant J. C. nous entrons dans la période mythologique de l'histoire de la Chine. Mentse, l'historien chinois, parlant de la condition de la Chine sous l'empereur Yee, (2,228 ans avant Jésus-Christ) dit que le pays était désert et les habitants sauvages. Les terres basses étaient couvertes d'eau. Les terrains élevés étaient boisés; les bêtes sauvages remplissaient les bois. Yee consacra sa vie au drainage des terres; et mit le feu aux forêts afin de chasser les bêtes féroces et de défricher la terre.

La fabrication du coton n'a été connue que dans le second siècle avant Jésus-Christ. Il est clair que la Chine, longtemps encore après le règne de Yee, n'a été occupée que par des hordes sauvages errantes, ou des tribus de pasteurs, avec une ville ou camp ici et là. Les chefs des tribus, comme dans les autres pays dans un état de civilisation semblable étaient désignés sous le titre de princes, et les guerres qu'ils se faisaient entre eux empêchaient la population de trop augmenter. Nous pouvons nous figurer comment les différentes principautés furent réunies, par ce que nous savons des cas analogues, mais la singularité des historiens chinois rend impossible la connaissance des faits réels. Gibbon dit que "les Français ont révélé la Chine," et un autre historien remarque qu'ils ont toujours été les premiers à reconnaître la force innée et la grandeur de la nation chinoise. Cela est très vrai. Mais beaucoup d'entre

eux se sont certainement trompés en cherchant à donner de l'authenticité à des annales qui ont un caractère mythique indéniable, et dont la chronologie est attaquable non pas seulement au point de vue historique, mais même à *priori*. M. de Guignes dit qu'une des sources d'erreurs en cela c'est que les historiens chinois "ont donné à leurs anciens caractères d'écriture l'acception qu'ils ont acquis plus tard seulement." Nous voyons la même chose en Irlande, où les chefs de tribus et de clans étaient désignés comme rois. Ainsi "les caractères chinois traduits maintenant par les mots empereur, prince, cité, palais ne signifient rien de plus que chef, district, camp, maison." Cet empire, loin d'avoir existé 3,000 ans avant Jésus-Christ, n'a pas été réuni en état permanent plus de 529 avant l'ère chrétienne. La Chine existait longtemps avant cela, et ce que de Guignes doit vouloir dire est que l'empire, dans sa forme présente, ne date pas de plus loin que la fin du sixième siècle avant Jésus-Christ. Un historien nous dit qu'en 1766 avant Jésus-Christ, il y avait 3,000 principautés en Chine.

Les Chinois se vantent d'être "les fils de Han," et ils attribuent aux hommes de cette dynastie (202 avant J.-C. à 190 A. D.) la construction des cités pour les protéger contre les tribus moins civilisées. Mais la Chine n'est pas seulement le plus ancien empire civilisé en existence, c'est aussi le seul pays civilisé qui existe dont la civilisation nous fait remonter à une période de plus de 2,000 ans avant notre ère. Confucius est né 550 ans avant Jésus-Christ, et dans son Chun-ts'eu, il nous apprend que la Chine était alors divisée en vingt-et-une principautés indépendantes. Si l'on peut dire qu'un ouvrage aussi incolore donne une peinture de quelque chose, il nous montre une Chine féodale. Mais le fait est qu'il faut chercher ailleurs la vérité que Confucius supprime. Par exemple, il n'informe pas ses lecteurs que les princes des grands Etats de Ts'ou avaient usurpé le titre de roi, ce qui équivalait à renoncer à leur allégeance à la dynastie de Tchou. Sans discuter la valeur de ce livre, il suffit de dire qu'il nous montre une nation mar-

chant vers l'unité avant que Romulus se fût établi sur le mont Palatin. Muh-Wang, le cinquième roi de la dynastie de Tehow avait des goûts magnifiques et construisait des palais et des temples splendides. Ce monarque disait de lui-même : " Mes dispositions me portent vers ce qui est mal, mais je me repose sur mes ministres qui doivent m'arrêter si je m'écarte du droit chemin." Les éclipses dont les Chinois ont pris des observations attestent la véracité de l'historien, et l'exactitude générale de ses dates.

Quel est le peuple qui a d'abord habité la Chine ? A quelle race appartenait-il ? Quel est le secret de leur longévité nationale ? Le professeur Douglass, dans son admirable travail sur la Chine, publié par l'*Encyclopédie britannique*, dit qu'il appartenait à la famille Mongole. M. Martin dit que c'est une branche de la famille des Scythes.

Une chose est certaine, c'est qu'il vient de la même souche que les Hébreux, et de la même contrée ou d'une place voisine. Le dieu suprême qu'adoraient les anciens Chinois correspond à Jehovah, et beaucoup de coutumes chez les deux peuples se ressemblent. Aujourd'hui, les cultivateurs en Chine préparent leur grain, pour le marché, exactement comme le préparaient les agriculteurs israélites du peuple de David. Les prisonniers sont garottés comme ils l'étaient parmi les Juifs. Quand un enfant naît il est enveloppé " dans des langes," après avoir été lavé dans de l'eau où l'on a fait bouillir l'écorce du gingembre vert, une herbe appelée la fleur d'or et d'argent, et des feuilles de Whampou. La mère doit rester chez elle 100 jours après la naissance de l'enfant, et pour la même cause, elle est regardée comme impure. A un enfant favori, le père présente " un vêtement de plusieurs couleurs," comme Jacob en présenta à Joseph. mes parents juifs choisissaient une femme pour leur fils, de même font les parents chinois aujourd'hui. Chez les Juifs comme chez les Chinois d'aujourd'hui, le père a un pouvoir illimité sur ses enfants, et le jeune hébreux entraînait souvent en

servitude pour les dettes contractées par son père. Le père, en Chine, a plus de pouvoir sur sa fille que sur son fils ; il en était de même chez les Juifs. Le colonel Tong semble croire que les empereurs chinois ont emprunté des Arabes la coutume de garder des eunuques. Si nous n'avions pas l'histoire, cette théorie est trop improbable pour être admise. Nous voyons qu'à la cour de Chine des eunuques sont parvenus à des postes de distinction comme chez les souverains Hébreux. Entre le noble ou le prince chinois et ses serviteurs, nous trouvons les mêmes exemples d'intimité que nous observons lorsque David, ayant appris la mort de son fils, cessa de jeuner et de prier, et l'histoire de Naaman et du petit captif israélite se présente de suite à l'esprit. A la naissance d'un enfant mâle un Chinois riche donne un dîner aux pauvres qui y sont invités comme dans la parabole.

Dans leurs lamentations pour leurs morts, les Chinois rivalisent pour la durée et le bruit de leurs clameurs avec les anciens Egyptiens, et les voix perçantes des pleureurs mercenaires qui chantent aux funérailles irlandaises. Les Juifs de même "pleuraient et gémissaient beaucoup" et "faisaient de grandes lamentations." Les parents du mort se revêtent d'un sac, et ceux qui portent le deuil ne se coupent ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles, pendant les sept premières semaines. Nous apprenons d'Hérodote que les mêmes coutumes étaient observées par la classe commune du peuple en Egypte, et la conduite de Méphiboseth pendant l'absence du roi David de sa capitale indique que la même coutume existait parmi les Juifs. Pendant sept jours après la mort d'un homme, sa veuve et ses enfants s'asseyaient sur le sol, et dorment sur des nattes étendues sur le plancher près du cercueil ; on ne fait pas non plus cuire d'aliments dans la maison, les voisins fournissent ce qui est nécessaire à la vie. Nous trouvons la même coutume chez les Juifs des anciens temps. Au septième jour de deuil, les musiciens, placés dans les vestibules de la maison, jouent des morceaux lugubres. S. Mathieu nous dit que "Jésus vint

dans la maison du chef et trouva les musiciens et le peuple faisant du bruit." Toutes les nations anciennes, et les Juifs ne font pas exception, ont attaché une grande importance aux rites funèbres. Les Chinois font la même chose, et la mort par submersion ou dans une bataille, qui fait perdre le bénéfice de ces rites, est considérée comme une calamité. De là le proverbe chinois : " Mieux vaut un chien et la paix qu'un homme en guerre.

Leurs vues, relativement au siège de la passion et de l'émotion, sont les mêmes que celles des conquérants Cananéens ; ils ont aussi la même opinion, qu'avaient certainement ces nations condamnées, savoir : qu'un enfant est souvent puni pour le péché des auteurs de ses jours. Ils ont la fête des Lanternes comme les Juifs ; les cérémonies du mariage rappellent certains passages de l'Écriture Sainte, et font ressouvenir de la parabole des vierges sages et des vierges folles ; de même que, la première nuit des noces, le même usage que chez les Hébreux est fait d'un petit drap de toile. On le présente le matin aux parents du marié. Trois jours après son mariage, la mariée visite ses parents. Elle est accompagnée par des serviteurs portant des présents comme témoignage de la chasteté de leur fille. L'amour du gain chez les Chinois égale s'il ne surpasse pas cette passion chez les Juifs.

Ces coutumes remarquablement semblables peuvent être de simples coïncidences. Mais on pourrait plutôt, peut-être, inférer que puisque les racines du grec, du latin, du gaélique, du sanscrit et de l'hébreux montrent qu'on doit rapporter ces langues à une langue-mère parlée par un peuple perdu dans les temps préhistoriques, l'existence chez les Chinois de coutumes presque identiques à celles qui prévalaient parmi les enfants d'Abraham semblent indiquer que ces deux peuples ont la même origine ethnique ou géographique.

Dans les âges que l'on peut appeler le temps des patriarches, la race chinoise avait déjà pris une forme et un caractère, et

c'est peut-être actuellement la race la plus pure qui existe. Les Juifs qui, dans le second siècle avant notre ère, les Mahométans qui, peu après la mort du prophète, sont entrés en Chine, les Maoutze des montagnes, ont tous une place et un nom en Chine, et cependant les Chinois n'ont pas mêlé leur sang avec eux. La description faite des Chinois il y dix-huit cents ans leur convient encore aujourd'hui, comme la description des Gaulois par César nous peint, comme le fait remarquer Michelet, le français de la République, et il est moralement certain que le Chinois d'il y a 1800 ans était semblable à celui de 1000 ans auparavant.

#### GOVERNEMENT ET ORGANISATION.

Aujourd'hui le caractère du gouvernement de la Chine est patriarcal. Il est fondé sur la famille. L'Empereur est le père du peuple. Il est aussi leur pontifex Maximus, leur grand prêtre. Wan-Tin, le Dieu Suprême, dans lequel Gray et Boulger reconnaissent le Jéhovah des Hébreux, était adoré dans les temps anciens à peu près de la même manière que les patriarches de l'Ancien Testament honoraient le Dieu d'Abraham. La religion des Chinois dans le fond est monothéiste. Mais ce pur élément est obscurci par l'idolatrie et le fétichisme. Nous ne devons pas être surpris de voir que le peuple a été conduit à la démonolatrie quand nous nous rappelons que le culte de Wan-Tin est réservé à l'Empereur et à sa cour. Il se place entre le peuple et l'Être Suprême. Il est l'anneau qui unit le peuple au dieu auquel il est seul responsable. Il est l'interprète des décrets du ciel.

La vie d'un Empereur chinois n'est pas un lit de roses ; et lorsqu'on connaît les affaires dont il a à s'occuper, on ne peut plus s'étonner qu'il commence à travailler dès l'aurore. Il est assisté d'un cabinet composé de quatre grands ministres (Ta-Hiasz). Sans entrer dans de trop grands détails, il y a en outre six Commissions Suprêmes pour la conduite des affaires du gouvernement. Ces commissions ou conseils ont des fonc-

tions spéciales comme nos ministères. Ils s'occupent de l'administration des affaires des provinces, du revenu, de la surveillance des anciens usages et des cérémonies religieuses, et de la conservation des temples soutenus par le gouvernement Impérial, de la marine et de l'armée, de la procédure criminelle, des travaux publics. Un ministre-chef préside chacun de ces conseils. Les décisions d'un conseil après avoir été discutées dans le cabinet, sont soumises à l'Empereur, qui donne sa décision en apposant son sceau, et fait les remarques qu'il juge convenable au crayon vermillon.

Il y a ensuite deux autres conseils; le Tou-tcha-yun, ou commission des Censeurs, et le Tsun-pin-fo, ou commission chargée de l'enregistrement des naissances, des décès, des mariages et alliances des princes du sang royal.

Bien que l'Empereur ait de nombreux ministres et que quelques-uns de ceux-ci acquièrent beaucoup d'influence, la volonté de l'Empereur fait la loi. Il peut envoyer qui que ce soit où bon lui semble, et lui faire subir le sort qu'il lui plaît. Mais l'empereur ne peut tout voir. Il est même tenu par ses conseillers dans une ignorance systématique de ce qui se passe dans l'empire. Il s'est rencontré néanmoins des ministres fidèles qui ont dénoncé les maux existants et averti l'Empereur qu'il en était responsable. En 1832 le Censeur de la province de Yun-nan, (dans le gouvernement provincial, on voit en petit la répétition de ce qui se fait au gouvernement impérial), et le chef des lettrés à Shantin, fit connaître à Taoukwan que l'on vendait les places mêmes à des voleurs de grand chemin, que les hommes instruits restaient sans emploi, que les fleurs et le rouge du harem coûtaient 100,000 taëls (\$150,000), que le peuple était volé, et beaucoup d'autres abus. Le mémoire conclut en disant: " Si votre Majesté juge cet exposé exact, et si elle ordonne au gouvernement de prendre des mesures à ce sujet, l'armée, la nation, et le pauvre peuple auront sujet de se réjouir du fond du cœur. Si nous sommes con-

---

«damnés au supplice de la hache, ou si nous devons être jetés dans la chaudière bouillante, nous ne nous y opposerons pas.»

Le crayon vermillon écrivit que ce rapport était lucide et fidèle, mais rien ne fut fait. Quatre ans plus tard, en 1836, la vente des emplois civils et militaires produisait 6,000,000 de taëls.\*

Il n'y a pas un seul détail du gouvernement civil, depuis les plus hautes fonctions jusqu'au nettoyage des rues de Pé-kin, qui ne soit réglé dans l'ancien empire. A chaque pas le voyageur observera des marques du soupçon et de la jalousie du despotisme. Il remarquera que la nation chinoise est véritablement un peuple conquis, gardé dans toutes les villes par des garnisons manchoues et tartares. Il verra, comme l'a dit M. Williamson dans une douzaine d'occasions, que les travaux publics tombent partout en ruines. Il s'arrêtera dans beaucoup de rues ou de routes publiques pour noter les arcs élevés, non pas à la victoire, mais en l'honneur de la Virginité ou de la Viduité, et s'il n'est pas philosophe et qu'il n'aime à établir des comparaisons avec l'Occident, il sourira à la vue de la routine chinoise. Il rencontrera des hommes conduisant des brouettes, ou de petites charrettes, en s'aidant d'une voile, si le vent est favorable, comme cela se faisait il y a mille ans, et telles que Milton les a immortalisées. Il verra des spectacles de polichinelles comme il les verrait dans les rues de Londres. Il verra des mandarins, vêtus d'habits de couleurs brillantes, dont l'usage a été abandonné depuis plus d'un siècle en Europe, portés dans des chaises et accompagnés de leurs domestiques et de leurs clients, obsolument comme le noble romain avait l'habitude de se faire transporter en litière sur

---

\* « Les meilleurs et les plus sages souverains mêmes, apprécient plutôt la gravité de cette terrible responsabilité qu'ils ne désirent la partager. Tehum a dit : Le poste que j'occupe est le plus difficile et le plus dangereux de tous. Le bonheur du peuple en dépend. » Et You disait : « La tâche d'un prince est rude. Le bonheur de ses sujets dépend absolument de lui. Son devoir est de pourvoir à tout ; ses ministres ne sont en emploi que pour lui prêter leur concours. » *Bo:lgér.*

la voie Appienne. Il verra des soldats avec des uniformes de couleur bleue ou chamois, des casques convenables à des climats chauds et armés de fusils fabriqués à Birmingham. Il s'arrêtera quelquefois pour admirer la beauté étrange d'une pagode érigée par l'une des différentes sectes religieuses. S'il va au théâtre, il y verra les rôles de femmes joués par des jeunes gens, comme en Angleterre au temps de Shakespeare.\* Il verra le colporteur de lanternes, portant sur le dos son grand panier rempli de lanternes de toutes variétés. Il admirera l'activité des femmes de la basse classe qui, non seulement trouvent le temps de s'occuper de leurs affaires domestiques, mais s'occupent encore de la culture des vers à soie, filent et tissent le coton et roulent le thé ; mais auxquelles on ne permet pas toujours de s'asseoir à table avec leurs maris ; et si c'est une voyageuse, elle pourra voir les jeunes dames chinoises travailler à la broderie—un art que, suivant Malpière, nous devons à la Chine. Nos voyageurs verront, sur les lacs et les rivières, des hommes faisant la pêche au moyen de cormorans. Ils seront souvent forcés de se ranger sur les routes pour livrer passage à un courrier tartare, portant les brillantes couleurs jaunes de l'empereur. Leur attention sera attirée sur l'étalage des libraires ; ils verront les bonzes,—moins bouddhistes—marchant, abrités contre le soleil par un parapluie vert, le chapeau jaune sous le bras, paradant leur austérité et faisant appel à la charité des passants ; de jeunes garçons colportant différentes espèces de fleurs contenues dans des pots ; des enfants avec des jouets ingénieux ; des forgerons ambulants ; des marchands de pipes, portant des paquets de longues pipes et fument eux-mêmes, bien entendu ; des batteurs surpassant ceux que l'on voit en Europe ; des criminels

J. A. CHAPLEAU.

(*A continuer.*)

---

\* Un édit de l'empereur Kin-Lon (1735-1796) défendit aux femmes de paraître sur la scène. Ceci explique le rôle important que jouent les femmes musiciennes.



## DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

**A**CTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

EDWARD MIALI,  
Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

Ottawa, 27 Juin 1885.



**D**ES SOUMISSIONS cachetées, portant la suscription "Soumission pour habillements de la Police à cheval," et adressées à l'honorable Président du Conseil Privé, Ottawa, seront reçues jusqu'à midi de jeudi le 18 mars 1886.

On pourra obtenir des formules imprimées de soumission, contenant tous les renseignements quant aux articles et les quantités requis, en s'adressant au soussigné.

Aucune soumission ne sera reçue à moins d'être faite sur ces formules imprimées. On pourra voir des échantillons de tous les articles au bureau du soussigné.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque *accepté* par une banque canadienne, pour une somme *égale à dix pour cent* du total de la soumission, lequel chèque sera *conséqué* si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il refuse de compléter le service entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis.

Il ne sera rien payé aux journaux qui publieront cette annonce sans y avoir été d'abord autorisés.

FRED. WHITE,  
Contrôleur, P. C. N. O.

Ottawa, 24 février 1886.



# POLICE A CHEVAL DU NORD-OUEST

## SOUSSIONS POUR CHEVAUX.

**D**ES SOUSSIONS cachetées, marquées "Soumissions pour chevaux," et adressées à l'Honorable Président du Conseil Privé, Ottawa, seront reçues jusqu'à midi de lundi le 29 mars 1886, pour fournir 100 chevaux de selle et 100 chevaux de trait pour la police à cheval ; ces chevaux devant être livrés à Régina, Territoires du Nord-Ouest, pas plus tard que le 24 d'avril.

Les soumissions devront spécifier le prix par cheval de chaque classe, de trait ou de selle, et pourront comprendre tout nombre pas moindre qu'un chargement de wagon.

Avant d'être expédiés d'Ontario ou de Québec, les chevaux seront examinés par un officier de la police et un chirurgien vétérinaire, mais seront aux risques et dépens des entrepreneurs, et ne seront payés que lorsqu'ils seront livrés à Régina. Les chevaux qui seront blessés ou tomberont malades pendant le trajet ne seront amenés à Régina qu'après être complètement rétablis.

Les soumissionnaires devront mentionner la date à laquelle les chevaux seront prêts, et la station de chemin de fer en Ontario ou Québec qu'ils choisissent pour l'inspection.

### DESCRIPTION.

*Chevaux de Trait*—Agés de 5 à 7 ans, environ 1,250 lbs, jambes courtes, actifs, sains et exempts de défauts, bien domptés et bons marcheurs.

*Chevaux de Selle*—Agés de 5 à 7 ans, de 15 à 15-3 de haut, de bonne race et sains, exempts de défauts, de bonne substance, de belle apparence et action, et bien domptés.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque *accepté* par une banque canadienne, pour un montant *égal à dix pour cent* de la valeur totale des chevaux offerts ; ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de le faire, ou s'il manque de produire des chevaux convenables pour l'inspection à la date spécifiée dans son contrat, ou de les livrer à Régina pas plus tard que le 24 d'avril. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

On ne s'engage pas d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Il ne sera rien payé aux journaux qui publieront cette annonce sans y avoir été d'abord autorisés.

FRED. WHITE,

*Contrôleur P. C. N. O.*

Ottawa, 13 mars 1886.



## A V I S

**D**ES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné, et portant la souscription "Soumission pour Approvisionnements des Sauvages," seront reçues à ce bureau, jusqu'à midi de **MARDI**, le 20 **AVRIL** 1886, pour la livraison pendant l'exercice expirant le 30 juin 1887, des approvisionnements des Sauvages, tous droits payés, à divers endroits au **Manitoba** et dans les Territoires du Nord-Ouest. Ces approvisionnements consistent en farine, lard séché, épiceries, munitions, ficelle, bœuf, vaches, taureaux, instruments aratoires, outils, etc., etc.

On pourra obtenir des formules de soumission et les détails relatifs à ces approvisionnements, les dates des livraisons, etc., en s'adressant au soussigné, ou au Commissaire des Affaires des Sauvages à Régina, ou au Bureau des Sauvages, Winnipeg.

Les soumissions peuvent être faites pour chaque catégorie d'effets (ou pour une partie de chaque catégorie d'effets) séparément, ou pour tous les effets mentionnés dans la liste.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque canadienne, payable au surintendant général des affaires des Sauvages, pour au moins cinq pour cent du montant des soumissions pour le Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest, lequel chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il n'accomplit pas le service entrepris. Le chèque sera remis si la soumission n'est pas acceptée.

Les soumissionnaires sont requis de faire la somme totale de la valeur en argent des effets qu'ils offrent de fournir, car sans cela leurs soumissions ne seront point prises en considération.

Chaque soumission devra, en sus de la signature du soumissionnaire, porter la signature de deux cautions jugés suffisantes par le département pour garantir l'exécution du contrat.

Dans tous les cas où le transport se ferait que partiellement par voie ferrée, les entrepreneurs devront faire des arrangements convenables pour que les approvisionnements soient expédiés sans retard des stations de chemin de fer à leur destination, dans l'entrepôt du gouvernement au point de livraison.

Le département ne s'oblige pas d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

L. VANKOUGHNET,

*Sous-Surintendant Général des Affaires des Sauvages.*

Départ. des Affaires des Sauvages, }  
Ottawa, 3 mars 1886.



CHEMIN DE FER  
INTERCOLONIAL

1885—ARRANGEMENTS D'HIVER—1886

A partir de décembre, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

**LAISSERONT LA POINTE-LEVIS**

Pour Halifax et St-Jean .....	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup .....	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup .....	5.25 P.M.

**ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS**

De Halifax et St-Jean .....	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup .....	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup .....	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

*Surintendant en chef.*

# STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

*Imprimeur de la Reine.*

## PROVINCE DU CANADA

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C. ....	3	25	Code Civil : .....	1	00
“ “ B. C. ....	2	25	Lois Criminelles en 1 vol. ....	1	80
Code de Procédure Civil. ....	1	50	Ordres en Conseil, a. 1874. ....	1	25

## PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32 & 33	Statuts de 1869. ....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I. ....	1	25
33	“ 1870. ....	0	80	“	“ “ Vol. II. ....	0	40
34	“ 1871. ....	0	80	“	“ “ Vols. I, II. ....	1	50
35	“ 1872. ....	2	00	“	“ 1880, Vol. I. ....	1	25
36	“ 1873. ....	1	60	“	“ “ Vol. II. ....	0	50
37	“ 1874. ....	1	43	“	“ “ Vols. I, II. ....	1	60
38	“ “ Vol. I. ....	1	50	44	“ 1881, Vol. I. ....	0	80
“	“ “ Vol. II. ....	0	80	“	“ “ Vol. II. ....	0	60
39	“ 1876, Vol. I. ....	0	80	“	“ “ Vols. I, II. ....	1	25
“	“ “ Vol. II. ....	0	80	45	“ 1882, Vol. I. ....	1	00
“	“ “ Vols. I, II. ....	1	50	“	“ “ Vol. II. ....	1	00
40	“ 1877, Vol. I. ....	1	00	“	“ “ Vols. I, II. ....	2	00
“	“ “ Vol. II. ....	0	60	46	“ 1883, Vol. I. ....	1	60
“	“ “ Vols. I, II. ....	1	50	“	“ “ Vol. II. ....	0	60
41	“ 1878, Vol. I. ....	0	80	“	“ “ Vols. I, II. ....	2	00
“	“ “ Vol. II. ....	0	35	“	“ 1884, Vols. I, II. ....	2	00
“	“ “ Vols. I, II. ....	1	00	“	“ 1885, Vol. I. ....	1	50

# CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1886—HIVER—1887

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	7.00 a.m.
".....	".....	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec.....	Montréal.....	8.30 p.m.	6.00 a.m.
".....	".....	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.05 p.m.
".....	Island Pond.....	3.15 p.m.	9.30 p.m.
".....	Toronto.....	1.00 p.m.	6.30 p.m.
".....	".....	8.55 a.m.	10.40 p.m.
".....	".....	8.55 p.m.	8.55 a.m.
".....	St. Jean.....	4.30 p.m.	5.30 p.m.
".....	".....	4.20 p.m.	5.20 a.m.
".....	".....	8.30 a.m.	9.20 a.m.
".....	".....	8.30 p.m.	9.20 p.m.
".....	Lake Champlain Junction..	4.00 p.m.	6.25 p.m.
".....	Ottawa.....	8.50 a.m.	12.20 p.m.
".....	".....	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS  
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gerant Général* }  
W. WAINWRIGHT, *Ass.-Gerant* } MONTREAL.